

A. CAMUS

Le Premier Homme

I) Le premier homme ressuscité

Il y a deux pôles extrêmes entre lesquels l'on peut situer l'aventure de ce livre... une mallette extraite d'une voiture accidentée et la transposition cinématographique réussie et récente d'un livre inachevé que Camus avait décidé d'écrire, consacré à la recherche de ses racines familiales, véritable cycle de l'Amour, à la suite du cycle de l'Absurde que la *Chute* venait de clore en 1958. Même si, comme nous le verrons, l'Absurde qui constituait le fond de la pensée camusienne, ne pouvait être absent de ce livre... Il n'y a jamais de compartiments étanches entre les différentes productions d'un écrivain et souvent les manuels scolaires, par souci de simplification, trahissent souvent une réalité beaucoup plus complexe et nuancée...

1) *Un manuscrit dans une mallette.*

Quand la gendarmerie est venue constater l'accident et fouiller la voiture, un épisode apparemment anodin de la fouille a été filmé en gros plan : apparaît une mallette qui passe de la main d'un gendarme qui l'a extraite de la voiture à un autre.

Cet épisode de la mallette n'est pas anodin car celle-ci contenait le manuscrit inachevé du *Premier Homme*. Le livre ne connaîtra pas de fin. (Film actualités mort de Camus). Un livre brisé comme le destin de son auteur.

2) ***Le film.*** (Rappel) Un émouvant récit entre enfance et âge adulte, à la quête de soi; une réalisation de qualité en nuances et discrétion: une rencontre avec un coeur et un esprit tout à fait dans la lignée du roman de Camus, respecté pour l'essentiel. Belles interprétations croisées de Gamblin et du jeune acteur interprétant Cormery enfant. Une belle réalisation et

une belle direction d'acteurs: Gianni Amélio a su garder la mesure et la maîtrise de son sujet.

(Projection d'une séquence ?)

3) *...entre les deux, le livre.... édité par Catherine Camus*, la fille de l'écrivain : un roman inachevé, celui que nous lisons mis en ordre par d'autres ... Ordre approximatif sans doute, partiellement réécrit, nécessairement par là même ! Une structure morcelée : rajouts ; notes de bas de page de l'écrivain ou des éditeurs ; annexes : pages rédigées ; plans de parties en projet marquant quelques orientations fugaces. Marques d'inachèvement dans la rédaction du texte lui-même : la phrase excédant une page (à lire) sans ponctuation mais qui tient debout. Ainsi, les feuillets conservés en fin de l'édition Folio nous donnent l'esprit sinon la physionomie complète de l'ouvrage inachevé.

4) Les informations complémentaires des notes révélatrices du contenu et de l'ordre de l'œuvre annoncée ?

Cet état d'inachèvement devait se signaler par l'importance d'une série de documents complémentaires, souvent de brouillons rédigés parfois à la hâte de la main de l'auteur, recueillis et édités dans l'édition définitive....Il est nécessaire d'en parler car ils constituent un témoignage précieux sur la continuité de l'œuvre et son unité.

Y sont entre autres consignés des échanges de conversation sur le terrorisme qui renvoient à la réflexion douloureuse sur le sort de l'Algérie déchirée; ainsi l'entretien avec Saddock, le rebelle arabe à propos du sens de la rébellion algérienne. Ces développements embryonnaires préparaient-ils une confrontation entre certaines thèses messalistes auxquelles Camus semblait favorables contre les positions du FLN ? On y retrouve des renvois de Camus à sa propre œuvre : à *la Chute* où le ton d'un personnage qui se plaint renvoie à J.B. Clamence (p.327), tandis qu'un autre passage des annexes renvoie aux *Justes* p. 323. Les Pauvres, silencieuses

victimes de l'Histoire, sont évoqués dans une phrase nominale qui rappelle le titre d'une nouvelle intitulée « les Muets », extraite de *l'Envers et l'Endroit*. La solitude de l'écrivain y est également évoquée et rappelle les positions de Camus dans son discours de réception du prix Nobel. D'autres motifs ou thèmes disparates, éparpillés au gré des notes de rédaction offrent quelques pistes éclairantes : l'on y voit quelques lignes rappelant la fraternité de l'exil qui unit Cormery à un Arabe rencontré à St Etienne, souffrant tous les deux du « mal du pays ». Quelques notes se rencontrent sur la généalogie de Lucien Cormery notamment un épisode partiellement rédigé, concernant la naissance du frère aîné de Cormery après le second mois de mariage de ses parents, frère embarrassant dont P. Louis Rey, dans son étude sur le *Premier Homme*, constate que son rôle et son image sont curieusement dévalorisés. Quelques informations sur l'odeur de la tonnellerie où travaillait l'oncle complètent l'ensemble familial avec une évocation de la mère comme figure du Christ, murée dans son silence douloureux. Son christianisme est évoqué à propos d'un retour de foi vers la vieillesse et tranche avec l'agnosticisme familial. La communion de Jacques évoquée dans le livre ressemble davantage à un rituel de conformité sociale qu'à une adhésion à une foi réelle. La maladie, avec le rappel de l'hémoptysie presque immédiatement après les années lycée, l'évocation des amours, la place des conquêtes amoureuses, la rencontre de Jessica qui deviendra sa femme, contribuent à inscrire l'œuvre dans de solides données biographiques. Le sport et sa morale, si importants pour Cormery/ Camus se rencontrent dans ces esquisses narratives ainsi que l'évocation de Jacques adulte sous l'occupation allemande. Politique et résistance croisent la confession à la mère dont on ne connaît pas le contenu, la déclaration de Jacques sur l'Algérie, rappelle l'intervention de Camus en 1956 au cercle de l'Algérienne pour la Paix civile ; rajoutons encore une méditation esquissée sur les « Premiers Hommes » (car nous allons voir que ce Premier Homme a un pluriel), le rappel de la solidarité et de la solitude de l'écrivain... Tout cela contribue à indiquer la fidélité du destin de Jacques à celui

d'Albert et suggère que la narration, au moins vers la fin de l'ouvrage, aurait pu prendre un schéma chronologique, même si rien n'indique sur l'ensemble de l'œuvre, le découpage qu'aurait choisi l'écrivain.

Au milieu de tout cela, une information capitale : l'œuvre, signale une note « pouvait être inachevée et se terminer sur une phrase évoquant une traversée maritime entre l'Algérie et la métropole ». C'était une idée comme en suspense mais qui laissait présager de la suite de l'œuvre qui devait se prolonger dans Némésis.

II) Le livre en l'état...

Se dégage bien sûr la figure de Jacques.

1): *Le voyage d'une conscience* : le va et vient entre souvenirs et vécu. Entre passé et présent indissociables s'établit une structure entrelacée de la narration. Ainsi, le premier chapitre est consacré à l'évocation de la naissance du jeune Cormery ; le second à l'épisode de la visite sur la tombe du Père, quarante ans après et le troisième enchaîne immédiatement sur la visite à Malan, hypostase de Jean Grenier. Le quatrième évoque la traversée de Cormery adulte rendant visite à sa mère, et, bercé par la houle, la chaleur de juillet et le ronronnement du navire, se prend à rêver à son enfance évoquée par l'espace de la chambre d'enfant qui se substitue au décor et à l'atmosphère présente du navire par une technique narrative proche du fondu enchaîné qui illustre à merveille dans le film d'Amélio ce passage de l'âge adulte à l'enfance. Technique littéraire que l'écriture de Camus a empruntée à la plasticité du cinéma, imitée ensuite par de nombreux écrivains- cinéastes, ceux du nouveau roman entre autres, on songe à *l'Année dernière à Marienbad*, avant que le procédé ne devienne courant dans la technique romanesque contemporaine. Voyage aller et retour d'une conscience qui explore son passé dans le mouvement de construction de son avenir. Il est ainsi utile de constater que ce mouvement enveloppant permet avec efficacité de saisir une

plus grande part sinon la totalité de l'être. Un procédé introspectif qui accentue l'efficacité de la narration autobiographique.

2) *Cormery le jeune*. (Film : le fondu enchaîné ; passage du plan du *Cormery adulte couché en position fœtale sur le lit* → *Cormery jeune*). De ces épisodes se dégagent les aventures de l'enfance essentiellement : les parties de jeu dans les rues du quartier de Belcourt, de la rue de Lyon, les parties de football et les redoutables inspections des chaussures de Jacques par la grand-mère au retour des jeux. Les camarades, la figure de Pierre entre autres, les bagarres ou « donnades » au champ de manœuvre où Jacques vaincra non sans fierté mais la peur au ventre parce que son adversaire, le jeune Munoz, est plus grand que lui,... Ce sont aussi les raclées mémorables administrées par la grand-mère, qui faisaient autant mal à Jacques qui serrait les dents que la vue des douleurs rentrées de la mère soumise qui n'osait s'élever contre les décisions de sa belle-mère, maîtresse incontestée du foyer, adulée de son fils, l'Oncle Ernest, un des pères de substitution de Jacques. La période de l'adolescence est également évoquée : les premiers pas au lycée, la sortie du quartier de Belcourt vers le grand lycée, les voyages en tramway, les courses dans les rues de Bab el Oued et Bab Azoun, confondues plus ou moins dans les descriptions qu'en donne l'auteur, les farces faites au marchand pris par les jeunes comme tête de Turc. Le premier baiser donné à une jeune fille décidera de l'émancipation de Jacques qui se saisira de la cravache des mains de la grand-mère qui voulait lui donner une correction. Ces deux événements scelleront la fin de son enfance ainsi que la « première paye », rapportée à la maison vers l'âge de quatorze ans lors d'un premier travail d'été pour aider sa famille si pauvre. Ces éléments ont aussi une résonance qui s'inscrit dans ce face à face avec la pauvreté dont la première œuvre de Camus, *l'Envers et l'Endroit*, avait déjà donné un premier aperçu! Mais ce premier ouvrage de Camus, édité chez Charlot, est un livre à la première personne qui permet de confirmer

l'authenticité romanesque des faits racontés à la troisième personne dans le *Premier Homme* : comme des échos qui de loin se confondent » aimerait-on reprendre à la suite du poète. C'est bien l'itinéraire d'un enfant pauvre dont la dureté de vie donnera plus de prestige à l'éblouissante réussite de sa carrière: comment ne pas y voir sans doute le contre-pied de l'enfance dorée d'un Sartre qui eut un accès immédiat aux livres et dans quelle condition privilégiée, en ayant à portée de main sur les rayonnages de la bibliothèque de son grand-père, tout ce qu'il fallait, ce dont *les Mots* ont laissé le témoignage ?

3) L'homme mûr : c'est la part la moins développée du texte. Elle est essentiellement liée aux rencontres de Jacques avec sa mère et à ses retours fréquents en Algérie. Ce sont les épisodes de l'homme mûr partagé entre le retour au passé rappelé par la présence de cette mère aimée, la recherche du père qui le conduira à St Briec, au cimetière militaire, la quête des origines historiques et familiales et, bien sûr, les « événements » auxquels il assiste impuissant .

III) Les parents et les maîtres.

1) les parents

L'oncle baptisé tantôt Etienne, tantôt Ernest, preuve du caractère inachevé de la rédaction du manuscrit, est un personnage élémentaire. Humain, attachant dans sa singularité et son handicap. (**Voir diaporama photos de la famille Camus ?**) Cormery garde de lui l'image d'un homme, peu loquace, un peu simple, fruste, dysphasique mais assez expansif, protégeant sa sœur qu'il empêche de fréquenter un de leurs amis communs qui lui faisait la cour. Il ira même casser la figure du prétendant dans l'escalier, sur injonction de la terrible grand-mère. Les échos étouffés de la bagarre parviendront aux oreilles de Jacques. Albert qui n'a, bien entendu, rien perdu de la scène, ne manquera pas de la rapporter. C'est aussi celui qui initie

Jacques aux plaisirs de la mer et entraîne loin au large l'enfant accroché à son cou, à qui il apprend ainsi à nager en lui faisant découvrir le contact de l'eau de mer. On sait dans *Noces*, *l'Etranger* ou *la Peste*, la place que prend la mer et avec elle, la relation de confiance et d'amitié qu'elle établit entre deux hommes qui nagent. L'oncle devient ainsi une sorte de figure dionysiaque qui enracine le jeune Jacques dans la chaleur de la vie élémentaire. C'est aussi l'initiateur des joies de la terre, celui qui fait découvrir au jeune enfant les espaces des Hauts plateaux de l'arrière pays algérois, ces premiers contreforts des Aurès, sur les hauts plateaux de Sidi Baruch en l'amenant à la chasse. C'est là qu'il goûte avec fierté aux compliments des amis de son oncle que ce dernier fait toujours rire : « ton oncle, c'est un as ! » Curieux personnage, attachant et terrible, presque gionisque, avatar de la race des Panturle, enraciné dans la terre où il est né.

La mère. Elle est celle à qui Camus dédicacera son livre sous la saisissante formule : « à celle qui ne pourra jamais lire ce livre » car elle est illettrée. Figure pathétique : murée dans sa solitude quasi-autiste elle incarne la soumission à l'ordre représenté par la grand-mère, substitut paternel de l'autorité et incarnation du devoir. La mère représente l'un des panneaux du triptyque familial. Silencieuse, muette, enfermée elle aussi dans sa surdité, elle passe son temps à regarder par la fenêtre. Retournée au domicile familial après la mort du père de Jacques, en octobre 14, sa belle-mère la recueille avec ses enfants et lui demande de travailler. Elle fera des ménages toute sa vie, humble et douce, impuissante à protéger son fils contre les raclées de la grand-mère. C'est elle que Jacques retournera toujours voir à Alger, devenu adulte pendant les « événements » ; c'est elle auprès de qui il ira chercher la douceur d'une mère aimée passionnément et un pardon signalé dans les annexes au cours d'une phrase sibylline . (Voir diaporama photos de la famille Camus).

Les figures de la mère et de la grand-mère ont été évoquées dans la nouvelle de *l'Envers et l'Endroit*, intitulée « entre oui et non ». Le Premier Homme, la dernière œuvre de Camus, inachevée, donne ainsi des ultimes développements ou des rappels du visage aimé de sa mère et celui, craint, de sa grand-mère, portraits issus tous deux de la première œuvre publiée d'A. Camus. Avec quelle émotion l'on peut penser à cette ironie tragique qui boucle la production littéraire de notre écrivain, sur ces figures de la maternité et de l'enfance.

La grand-mère.; figure terrible, celle de certaines mères ou grand-mères méditerranéennes, jalouses de manière compulsive de leur pouvoir ; elle est l'incarnation de l'Autorité ; Jacques évoque les corrections données avec le martinet; c'est elle qui inspecte les chaussures de Jacques à qui elle a interdit de jouer au football pour qu'il ne les use pas dans la cour de l'école. La figure de la Mère dévoratrice et rémunératrice de certaines anciennes figures des déesses féminines de l'Antiquité païenne ? Elle est aussi comique : la séance au cinéma où Jacques lit à sa grand-mère illettrée qui feint de ne pouvoir lire les sous-titres parce que, dit-elle, elle a oublié ses lunettes, est une scène d'anthologie (**séquence du film**) digne de figurer à côté de celle où P. Jakez Hélias, dans *le Cheval d'Orgueil*, raconte l'arrivée du cinéma dans sa Bretagne natale. La grand-mère est aussi une figure pathétique : elle est désespérée quand elle part à la quête de la pièce que Jacques prétend avoir perdu dans les WC (la scène est longuement rappelée dans le film); elle incarne alors dans le ridicule atroce de cette situation, un des drames les plus nus de la pauvreté ! (**Voir diaporama photos de la famille Camus**) Malgré la dureté, qui est la sienne, Jacques ne parviendra jamais à lui en vouloir réellement d'autant qu'il finira par se dégager de son emprise en grandissant.

2) *Les maîtres* :

M. Bernard, alias Louis Germain. L'hypostase du Père: figure de l'affection masculine dont a manqué le jeune Cormery mais aussi de la rigueur: sens de la justice et du devoir. Bernard punira Jacques dans le conflit avec le jeune Arabe dont Cormery plus tard tentera en vain dans le film de sauver le fils ; (épisode non abouti dans le livre et confiné dans les annexes sous forme de quelques phrases). L'enseignement de M. Bernard, le parfum de la salle de classe fait de bois, d'encre, de vêtements mouillés, ont des accents touchants et évocateurs pour beaucoup d'entre nous. Mais le plus poignant souvenir pour le jeune pupille de la nation est sans doute le cadeau des *Croix de Bois* que lui fait son maître quand il perçoit sur le visage de l'enfant la tristesse de l'orphelin. (voir diaporama photos de la classe de Camus où figure Germain) Il faudrait aussi citer l'épisode où le maître soutient avec discrétion son jeune élève qu'il a baptisé familièrement « Moustique » après une injuste punition qui lui a été infligée par le directeur et dont il ressent cruellement l'injustice. On comprend la reconnaissance éperdue que Camus manifesterà dans sa lettre à son vieux maître, écrite le lendemain du prix Nobel, qu'il convient de rappeler ici (lecture).

Malan alias Jean Grenier est l'hypostase du professeur de philosophie de Camus, sans que Cormery fasse une allusion précise au lien qui l'unit à Malan, ce qui devait sans doute être précisé plus loin dans l'ouvrage définitivement rédigé. (Faut-il y voir, pour St Brieuc, un coup de chapeau à Jean Guilloux, l'auteur du *Sang Noir*, un des auteurs de prédilection de Camus dont il fut l'ami) ? C'est un entretien avec cet homme que Jacques est allé voir, auquel nous sommes conviés ; l'épisode est placé juste après la méditation, au cimetière devant la stèle funéraire. Après la prise de conscience de la mort prématurée du père charnel dont Jacques ne parviendra pas à faire le deuil puisqu'il part à sa recherche, cet entretien nous promet la

perspective d'une rencontre philosophique avec le père spirituel toujours vivant de Cormery/Camus. Placée ainsi en contrepoint avec la prise de conscience de l'Absurdité par l'expérience de la mort, elle est bien à sa place dans l'extrait du livre puisqu'elle offre l'image d'un bon vivant mais laisse un peu le lecteur sur sa faim. On attendait un entretien plus substantiel et nous n'avons qu'une ébauche. La figure de l'hypostase de Jean Grenier méritait une place plus importante que Camus devait lui réserver dans la rédaction définitive de l'ouvrage. (Voir diaporama photos de la classe de Camus où figure Grenier.) A noter que l'épisode en question, réunissant Jacques autour d'un gigot dominical avec Malan, hypostase de Jean Grenier, laisse de cet homme une image peu saisissable, sans rapport avec la personnalité de son modèle ou la densité de sa pensée, admiré de Camus et auteur des *Iles*, ouvrage philosophique de résonance existentielle avant la lettre à qui Camus devra une partie de sa vocation. Ce dernier lui préfacera d'ailleurs l'ouvrage, à la demande de son auteur. Camus lui-même semblait peu satisfait de la rédaction de cette rencontre qu'il semblait décidé à réécrire.

IV) Le monde et l'environnement d'autrefois :

1) le cadre géographique de la mémoire de l'enfant ou du jeune homme.

Alger ; la ville et la baie ; les rues de Belcourt, espace initiatique de l'indépendance, parcourues par Jacques et ses camarades dans d'innombrables cavalcades. L'école bien sûr et la classe de M. Germain ; la cour où l'on joue au foot. C'est la cathédrale des Hirondelles (**lecture**); les rue Bab-Azoum et Bab-El Oued, à proximité du Grand lycée. (**Photos diverses.**) C'est aussi le bruissement des rues le matin, le trajet en tramway quand le jeune Cormery quitte le lieu presque utérin de Belcourt pour gagner l'autre partie de la ville, au moment du passage au lycée, espace de l'émancipation. Il y a la maison des Invalides, le

chant de manœuvre, le lieu des « donnades » où se règlent les comptes et le « jardin d'essai », lieu qui faisait le délice des botanistes. Pas d'incursion dans la « Ville Arabe » toutefois. Symbole sans doute de la séparation des deux univers, même si les jeunes arabes sont présents à l'école, il semblerait que les jeunes gens de souche européenne n'y allaient pas, par souci de sécurité sans doute ou parce qu'ils n'y étaient pas admis. Le jeune Cormery appartient à ce monde des Européens lui-même scindé entre pauvres et riches : il faut noter combien le jeune homme souffre de sa tenue modeste en arrivant au lycée, cénacle des jeunes gens de familles aisées. Pas de filles dans cet univers ; Cormery n'indique pas dans quel lycée elles se trouvaient ; ces dernières n'interviennent qu'au moment du récit du premier flirt quand Jacques évoque son premier baiser furtif vers l'âge de quinze ans.

2) Quelques visages typiques : Cormery/Camus souhaite donner aussi une physionomie à la ville qu'il aime. Quelques visages typiques de marchands indigènes de lupins ou encore, le barbier égorgueur qui, devenu fou sous un coup de sirocco, égorge avec son rasoir le malheureux client arabe qui n'a que la ressource de s'enfuir en arrosant de sang le trottoir avant de s'effondrer. Il y a bien sûr le « Galoufa », l'attrape-chien dont les jeunes gens espiègles vont vider les cages de leurs malheureux hôtes prisonniers ; c'est notre « chiappacan » provençal. On sait le développement que le film donne à cette évocation en faisant du jeune Cormery qui s'est fait pincer, le remplaçant, pour quelques heures de détention, des chiens qu'il a délivrés. Le livre n'exploite pas ce fait. Il y a aussi le vieux vendeur qui tient boutique près du grand lycée, rue Bab-Azoun que chahutent les jeunes et qui va finir par se fâcher en improvisant un service d'ordre qui va réprimer quelques nouvelles tentatives de harcèlement. Cormery donne de cette population une physionomie bon enfant, faite de goût du plein air, d'une certaine joie de vivre mais aussi d'une violence dont il avait déjà fait état dans l' « Eté à Alger », une des nouvelles de *Noces*.

V) Le monde et l'environnement contemporains de l'adulte.

1) *visages de la guerre d'Algérie* (L'attentat chez la mère ; histoire de Veillard) **(la scène du film)**

L'homme mûr est aussi celui qui nous laisse une méditation douloureuse sur le destin de l'Algérie en guerre, écartelé entre la crainte de perdre ses racines et la réprobation d'un conflit où tortionnaires de l'armée française ou encore terroristes nationalistes lui laissent le même goût d'amertume et de désespoir. C'est encore une expérience douloureuse de l'Absurde ; une impasse tragique où il n'y a plus, pour l'humaniste, qu'à crier avec le poids du ciel sur le dos, effrayé par la perspective de voir sa mère broyée sous une bombe parmi d'autres victimes innocentes de la barbarie des temps... Il faudrait évoquer également la figure de de Veillard, un colon dont le père, avant de quitter l'Algérie à la veille d'être perdue, sabote sa propriété en congédiant ses ouvriers indigènes. L'évocation est saisissante ainsi que celle des camions remplis de soldats qui sillonnent le territoire au moment où Cormery adulte part à la recherche de ses origines.

2) *Histoire de la colonisation*. L'histoire des origines personnelles de Jacques s'accorde avec celle de la recherche des sources de l'histoire coloniale algérienne ; c'est le rappel des départs en péniche de 1848, des exilés républicains ou, plus tard, des communards puis des Alsaciens mêlés aux Espagnols ou aux Italiens immigrés, tous pauvres, confrontés à leur arrivée, après des voyages mortifères dans d'épouvantables conditions hygiéniques, aux épidémies ou aux attaques des indigènes. Un vrai récit d'aventures qui n'est pas, dans ce contexte pionnier, sans évoquer des pages de la littérature du far-west. C'est l'évocation de l'architecture du village

de sa naissance, devenu Solférino mais dont la description est celle du village natal de Camus, Mondovi. Il faut lire ce livre comme la réflexion sur la douleur d'un homme et d'un peuple entier. Au destin des émigrants de quarante huit fait écho, au début du livre, l'arrivée du père et de la mère de Jacques, enceinte de lui, dont il évoque l'accouchement, assisté par les femmes berbères des journaliers de la ferme où vient de s'installer Lucien Cormery et sa femme, quelques mois avant la mobilisation: suggestif raccourci où le destin d'un peuple des colons rejoint celui de la famille de Jacques et de Jacques lui-même.

VI) l'Absurde :

1) *la méditation de St Brieuc...* . L'homme sensible et le philosophe nous offrent une expérience vécue de l'Absurde, aussi profonde que celle que vit Meursault dans *l'Etranger*. Comment un fils, devenu plus âgé que son père mort à la bataille de la Marne, s'inclinant à quarante ans devant la stèle d'un homme mort à 22 ans, pourrait-il ne pas nous rappeler la plus étrange des expériences et les « sanglantes mathématiques de notre condition » ainsi que « ce désir éperdu de clarté » qui laisse l'homme sans réponse et désespéré devant le tragique de sa condition ? La vision de la guerre de 14, telle que Camus nous la rappelle en quelques images saisissantes est sans doute pour beaucoup dans cette sanglante formule définissant l'absurde que Camus avait développée déjà dans le *Mythe de Sisyphe* et qui devait tellement parler à l'oreille de ceux dont les parents avaient été décimés durant cette atroce période. L'âpreté des combats esquissée à propos du destin paternel retrouve son pendant dans la scène de la maison des Invalides où vont jouer Jacques et son camarade et où la mère de ce dernier travaille (**Lecture**). C'est l'autre visage de l'absurde ; celui des vies mutilées arrachées à toute

perspective de vie normale et tout espoir de bonheur mais qui trouve sa contre-partie pourtant dans la bonne humeur de l'unijambiste qui feint de vouloir donner aux deux enfants qui chahutent, un coup de pied au cul, avec sa jambe restante, un pied de nez à l'absurdité de sa condition se traduisant par cet humour bon enfant qu'oppose l'invalidé à l'atrocité de sa condition. C'est sans doute un de ces avatars de Sisyphe qu'il faut imaginer heureux et qui transforme sa misère en raison et en joie de vivre. L'ombre de Nietzsche, là encore, n'est pas très loin ! Mais, on ne le dira jamais assez et il est étrange que cela ait échappé aux critiques, il a peut-être fallu le terreau de cette atroce première guerre mondiale pour faire mûrir sans doute plus favorablement qu'à n'importe quelle autre époque, la prise de conscience de l'Absurde, qui devait devenir la philosophie de Camus. Cormery enfant est d'ailleurs déjà frappé, fût-ce de manière fugace, du fait de son jeune âge, par l'expérience de la différence de condition entre celui qui se repose sur l'intégrité de son être et celui qui, mutilé, en est privé. L'exercice de la lucidité, inhérent à l'expérience de l'absurde trouve peut-être dans cette courte évocation, son premier éveil. Ainsi, l'expérience intellectuelle du héros de roman préfigure-t-elle ici celle de l'écrivain.

2) *l'histoire dérape* : l'Absurde a aussi son visage contemporain : la guerre d'indépendance. Les attentats sont évoqués à propos d'une visite de Cormery à sa mère. Une bombe éclate non loin de l'appartement faisant des victimes : c'est, à certaines périodes, le quotidien sinistre des Algérois des années cinquante. L'épisode sanglant laisse apparaître la condamnation de l'écrivain contre la violence insurrectionnelle, mais la violence « coloniale » est aussitôt, en contrepartie, dénoncée et reprise par l'épisode de lynchage d'un indigène innocent pris à parti par la foule et que Cormery, venu aux nouvelles à la suite de l'explosion, sauve de justesse. La violence engendre la violence mais comme Camus, Cormery ne choisit pas et dénonce le double visage qu'elle a pris en Algérie. On sait l'épisode tant galvaudé où

Camus aurait dit « préférer sa mère à la justice » à un jeune militant du FLN venu l'apostropher après le prix Nobel. Il faudrait rajouter à cela quelques réflexions sur la position de Camus lors de la Guerre et rappeler la conférence de l'Algérienne où Camus, appelant à la trêve civile contre les attentats, est hué par les partisans de l'Algérie française, cet épisode qui ne connaît pas de développements dans le livre, est traité plus amplement dans le film où l'on voit, comme le fut Camus, Cormery conspué par la foule dans un amphi de l'université d'Alger.

3) **Qui est Le Premier Homme ?**

Le premier colon de l'Algérie qui a inventé et engendré le peuple des pieds-noirs dont le père est une des figures symboliques au début du roman? Le premier espagnol, italien ou français émigré ou chassé par les événements du XIXe siècle ? Camus se fait alors un peu le mythographe d'une Algérie rêvée et épique, telle que les tableaux de l'école primaire nous en ont laissé le souvenir ; que l'on songe à la prise de la smala d'Abd-El Kader ! Mais voilà à travers cette paternité universelle et épique, une perspective archétypale, platonicienne d'une Algérie idéale, Camus connaissait bien Nietzsche mais aussi Plotin et Augustin d'Hippone.

Le premier homme est-il à rechercher en « soi-même » ? Perspective plus ontologique. S'agit-il de l'enfant qui engendre l'adulte et se construit sans arrêt ? S'agit-il de Sisyphe roulant son énorme rocher, dans une perspective plus individualiste ? Nos figures antérieures de nous-mêmes définissent et façonnent continûment le devenir de notre être et nous permettent selon la formule de Nietzsche de devenir ce que nous sommes... Là encore, nous rencontrons le premier homme...

Les substituts du père ? Mr Bernard/ Germain ? Malan/ Grenier ? Sans doute pour Cormery/Camus ; il s'agit bien de tous ces hommes à la fois et de ceux qui nous ont tous aidés et formés au cours de notre vie...car nous sommes tous, à la manière de Cormery, redevables à une multitude de premiers hommes qui nous ont construits.

Le Père véritable, improbable, recherché et disparu à jamais ; le mort de St Briec ? Le père fondateur de la dynastie des Cormery et dont la grande ombre mystérieuse occupe tout l'espace du livre conservé ? C'est bien sûr, lui aussi, premièrement et essentiellement.

L'Oncle Etienne ? Initiateur de la nage, maître simple des éléments, il est le symbole de l'ouverture à l'expérience charnelle fondamentale, figure de la Nature dont il semble être issu à sa mesure comme le Panturle du *Regain* de Giono ? Celui qui enseigne la mer et la terre avec la chasse et prépare le jeune Cormery à ses Noces avec le monde ?

Sans doute, c'est bien tout cela la métaphore du Premier homme, tout ce qui a fait de Cormery l'adulte qui s'exprime au nom de son présent et de son enfance mais qui a rejoint son double réel à jamais dans le silence, une nuit de janvier, sur une route glacée de Bourgogne....

En guise de conclusion : qu'il soit permis enfin d'évoquer ce que Camus n'a pas eu le temps d'écrire : ses amours tumultueuses ; ses deux femmes successives ; ses maîtresses actrices ou très jeunes femmes ; ses deux enfants ; ses réussites scolaires ; la khâgne et Jean Grenier/Malan, à peine esquissé. Evidemment, sa lutte avec Sartre ; quelle place aurait pris cet exil intellectuel auquel il fut condamné pour non-conformité dogmatique et rejeté au rang de penseur secondaire alors que l'histoire elle-même dont il se méfiait allait lui donner raison ? Que l'on songe à sa réponse à la critique sévère de Jean Paulhan, mandaté par Sartre, dans la

Revue des Deux Mondes. Quelles leçons à attendre de ceux, qui depuis les cénacles parisiens, « avaient installé confortablement leur fauteuil dans le sens de l'Histoire » ?

[phylogénétique, dans la ligne de la pensée hégélienne ou marxiste dont Camus se méfiait sans doute énormément comme d'une abstraction qui ne tenait pas devant les faits, arme philosophique dans l'air du temps dont se servaient ses adversaires pour l'abattre dans le cadre de la crédibilité intellectuelle, mais qu'il pouvait utiliser à l'occasion.]

[Mais sans doute était-ce là encore un défi secret à Sartre et consors.]